



*De la même autrice*

*Dans la baie fauve*, Notabilia, 2018

*Sur l'autrice*

Sara Baume est née dans le Lancashire et a grandi dans le comté de Cork, en Irlande. Elle a étudié les beaux-arts et la création littéraire, avant de se dédier corps et âme à la littérature. Son premier roman, *Dans la baie fauve*, a été remarqué par la critique et récompensé par le prestigieux Ireland Francophonie Ambassadors' Award, ainsi que par le prix du Centre Culturel Irlandais. La qualité de la traduction de France Camus Pichon a par ailleurs été récompensée par le prix Caméléon.

LIGNE DE FUITE



Sara Baume

# LIGNE DE FUITE

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande)  
par France Camus Pichon

**NOTAB/LIA**

Titre original : *A Line Made by Walking*  
© Les éditions Noir sur Blanc, 2023, pour la traduction française  
© 2023 by Sara Baume  
© Visuel : Paprika  
ISBN : 978-2-88250-808-9

*Pour M, Em & Mum*





« Le pire effet que pourrait avoir sur vous  
le fait d'être un artiste  
serait de vous rendre constamment  
un peu triste. »

J. D. SALINGER,  
*La Période bleue de Daumier-Smith*



## Rouge-gorge

Aujourd'hui, dans le journal, la photo de plusieurs membres d'une tribu amazonienne. Cliché pris d'un avion volant à basse altitude. Des hommes nus à l'exception des peintures sur leur visage, brandissant leurs lances le plus haut possible, pour tenter d'attaquer le plus grand et le plus effrayant animal ailé qu'ils aient jamais rencontré, jamais imaginé. Selon la légende, ils appartiendraient à la dernière tribu « coupée du monde ».

Quelle chose incroyable qu'il y en ait encore, me dis-je. Des gens comme eux. Tout là-bas.

Et presque aussitôt, j'oublie.

Un matin de printemps, au ciel pommelé. Et pour marquer cette journée, une nouvelle créature morte. Un rouge-gorge.

Mystérieusement, elles me trouvent toujours. Tapies dans les fossés caverneux, et se jetant sous les roues de ma Fiesta. Dégringolant du ciel pour atterrir à mes pieds. Et parce que mon petit monde s'écroule progressivement, il semble approprié que ces créatures

meurent elles aussi. Elles sont tuées avec moi ; elles sont tuées pour moi.



Je décide de prendre une photo de ce rouge-gorge. La première d'une série, peut-être.

Une série sur la façon dont tout se fait lentement tuer.

Sauf que non. Les stratus blancs s'assemblent pour former des cumulus. Et ces nuages rivalisent d'adresse pour imiter des animaux. Un mouton, un ornithorynque, un mouton, une tortue. Un mouton, un mouton, un mouton. Les premières feuilles apparaissent, occultent les stratus, les animaux célestes, les espaces irréguliers de bleu céruléen entre eux. Sous mes yeux,

les champs de jonquilles de la ferme sur l'autre flanc de la vallée se constellent d'un jaune de plus en plus jaune. Pourquoi ai-je la sensation d'être tuée, alors que c'est la saison du renouveau ? Les voitures n'ont pas d'accidents quand les jours rallongent. Les violeurs ne rôdent pas au soleil et les vieillards n'attrapent pas de pneumonies, ils ne rendent pas l'âme dans leur fauteuil à bascule. Les maisons ne brûlent pas au printemps.

Mais tout cela n'est pas vrai ; Walt Disney m'a menti. La météo ne correspond pas à mon humeur ; le scénario ne se matérialise jamais, ni la musique pour influencer sur mes émotions, et il n'y a pas de public. J'arrive au bout de la plupart de mes journées sans être vue par personne. Ou du moins, par aucun être humain.

Voilà trois semaines que je suis ici, dans la maison de ma grand-mère. Toute seule. La présence de ces créatures mise à part.

Ma grand-mère est morte par un lugubre mois d'octobre, comme il se doit, il y a de cela trois automnes.

La nuit de sa mort, la queue d'un ouragan atteignait la côte. Il s'appelait Antonio et venait des Bermudes. Il a abattu un arbre qui a entraîné dans sa chute un câble électrique et plongé la moitié de la paroisse dans l'obscurité. Ensuite le malheureux arbre est resté à terre, étranglé par le câble électrique et coupant la route qui conduit à la maison de ma grand-mère en haut de la colline. Ma mère et mes tantes ont été bloquées dans la maison, mais je n'étais pas

là et maman n'a appelé que deux heures plus tard. Je travaillais dans une galerie d'art contemporain à Dublin. Donnant comme chaque matin une couche de peinture sur les éraflures de la veille. Rendant au blanc terni son éclat.

Même si je m'attendais à cet appel, je n'ai pas décroché tout de suite.

Même si je m'attendais à ce que ma grand-mère meure, je ne pouvais pas croire que ce serait le matin.

Le temps de plusieurs sonneries, l'écho irrévérencieux de ma *Marche de Radetzky* polyphonique a résonné dans la salle d'exposition. Quand j'ai fini par répondre, ma mère a avoué qu'elle ne m'avait pas appelée aussitôt. Donc, ma grand-mère était bel et bien morte durant la nuit, comme il se devait.

Aucun changement de lumière. Un sommeil temporaire devenu permanent.

Antonio s'est éloigné et les agents du comté ont déblayé la route avec leur benne à ordures. Lorsque ma Fiesta a gravi la colline de ma grand-mère, il ne restait que des bouts de bois épars et un énorme trou grouillant là où se dressait auparavant l'arbre. J'ai volé une branche parmi les débris ; j'ai volé une branche parce que j'aimais cet arbre ; je l'aimais parce qu'il avait salué la fin de la vie rayonnante, mais trop peu célébrée, de ma grand-mère en se déracinant à point nommé.

« Il est tombé quand, exactement ? ai-je demandé à ma mère. Quand elle est morte, pendant qu'elle agonisait, ou après ?

- Je n'en sais rien.
- Tu ne l'as donc pas entendu ? »

Le seul arbre que j'aie entendu tomber a commencé par produire un craquement tonitruant de monolithe foudroyé. La chute elle-même n'avait rien de spectaculaire en comparaison ; c'était comme mille craquements plus sourds, un concert discordant. Il n'y a eu ni froissement ni bruissement de feuilles parce que c'était l'hiver et qu'il n'y avait pas de feuilles, parce que les arbres savent au fond de leur cœur de bois que, s'ils n'abandonnent pas leur feuillage en automne, le grand vent les couchera à terre. Ils savent qu'ils doivent exhiber leurs os de bois pour accroître leurs chances de rester debout jusqu'au printemps suivant.

Le seul arbre que j'aie entendu tomber, je l'ai aussi vu tomber. C'était à Phoenix Park, au-delà des enclos des éléphants, des tigres et des oryx, avant le parc où déambulent les cervidés et où je déambulais moi aussi. L'arbre était un frêne et il dépérissait. Il n'a pas été abattu par le vent, mais par des hommes casqués en combinaison fluo.

« Non, je n'ai rien entendu », a répondu ma mère. Et quand j'ai posé la même question à mes tantes, elles aussi ont répondu que non.

Je me teste : une œuvre sur la Chute ? Bas Jan Ader, 1970. L'artiste se laisse rouler sur le toit de sa maison et atterrit dans les buissons – une performance filmée. La maison est tellement américaine : des bardeaux,

une véranda. Elle ne ressemble pas au genre d'endroit habité par un artiste conceptuel néerlandais, mais c'est peut-être le message qu'il tentait de faire passer en grim pant sur son toit pour réaliser cette chute. Je ne sais plus trop à quel moment se termine la vidéo. Dans mes souvenirs, l'écran devient noir au moment de l'impact. Dans mes souvenirs, Jan Ader a choisi de ne pas se montrer en train de se relever.

Pourquoi je dois me tester ? Parce que personne d'autre ne me testera désormais. Maintenant que je ne suis plus une étudiante d'aucune sorte, je deviens seule responsable de ce qui meuble l'intérieur de ma tête. Je dois glisser de nouveaux tiroirs dans les commodes et fixer de nouvelles roulettes aux fauteuils. Je dois maintenir en état les vieux buffets, chiffonniers et étagères. Cirer, réparer, épousseter, astiquer. Et avec trois fois rien, je dois construire de nouvelles structures et leurs accessoires ; je dois remplir les tiroirs et aller de l'avant.

À cinq ans, j'ai eu la grippe. Assise dans mon lit, je regardais le mur de ma chambre. Je devais avoir une forte fièvre qui provoquait des hallucinations, mais je l'ignorais alors. Je croyais que ce que je voyais avait la même réalité que le mur. Ce que je voyais, c'était le monde entier, aplati. Chaque continent, chaque île. Et ils enflaient, envahissaient la mer, et moi je hurlais parce que je redoutais d'être éjectée, de ne plus avoir de perchoir sur cette terre boursouflée à l'excès. À cet instant précis, je trouvais cela parfaitement crédible et terrifiant, et j'avais donc crié jusqu'à ce que ma mère vienne, mais quand elle était venue, je n'avais pu



expliquer pourquoi je criais. Pendant vingt ans, je n'ai pu élucider ce qui m'avait effrayée ; je ne le comprends que maintenant.

Je comprends comment il se peut que je sois tuée au printemps. Je suis tuée très lentement ; ce n'est que le début. Mon petit monde s'écroule parce qu'il se boursofle et qu'il n'y a plus de place pour moi, et je voudrais crier de nouveau, mais cela ne sert à rien, car je suis adulte, responsable de moi-même.

Ma mère ne viendra pas.

De toute façon, à quoi bon disposer d'un perchoir sur une terre sans mer ?

Un jour, j'ai aperçu un choucas au sein d'un vol de mouettes. J'étais à l'étage d'un bus à impériale, à leur hauteur. J'ai vu de mes yeux ce membre de la famille des corvidés qui voulait être un oiseau de mer – peut-être même croyait-il dur comme fer en être un. Je suis ce choucas, ai-je pensé. Je suis un oiseau de mer, même si la mer n'est pas mon chez-moi et ne l'a jamais été.

Je me teste : une œuvre sur la Mer ? Bernard Moitessier, 1969. Bien placé pour gagner la toute première course à la voile en solitaire autour du monde, il a choisi d'abandonner la compétition, virant de bord avant la ligne d'arrivée, s'embarquant pour un nouveau tour du monde, reprenant la mer où il se sentait chez lui.

Mais c'était un marin, pas un artiste conceptuel. Je l'oublie toujours.

N'AYEZ PAS PEUR, a dit l'ange Gabriel au peuple effrayé.

Pendant la messe de minuit, l'an dernier, le prêtre nous a révélé que N'AYEZ PAS PEUR est la phrase qui revient le plus fréquemment dans les Écritures. « Elle apparaît trois cent soixante-cinq fois, a-t-il précisé, une pour chaque jour de l'année. » Ce prêtre avait soixante-cinq ou soixante-dix ans, et je ne trouve pas d'autre mot que « pieux » pour décrire sa conduite et son apparence. À cause de sa piété, il était difficile de le considérer comme une personne en chair et en os. Je ne pouvais rien me représenter d'autre sous sa soutane qu'une deuxième soutane légèrement plus petite, puis une troisième, et ainsi de suite. Il était plus simple de voir ce prêtre si pieux comme une matriochka en soutane que comme un homme. Je l'imaginai parcourant sa Bible, formulant avec soin ce message vaguement radical, fixant l'occasion où il le délivrerait. La messe de minuit est son office religieux le plus couru de l'année, celui où il joue à guichets fermés. À minuit et quart, dans le halo des cierges, ce prêtre si pieux a suggéré avec tact que l'Église catholique avait trop longtemps instillé la peur – qu'elle devait à présent diffuser un message très ancien, mais toujours d'actualité : N'AYEZ PAS PEUR.

Comme c'est louable, ai-je pensé. Mais ensuite, à la fin de la messe, il a envoyé parmi les fidèles un enfant de chœur faire la quête banc après banc, avec une corbeille en osier, et cette intrusion m'a tellement mise en colère que le message louable du prêtre, sa petite concession, n'a plus compté du tout.

Mais la messe n'avait pas changé ; c'était moi qui avais changé. Il y a toujours eu une corbeille en osier. J'ai moi-même été chargée de la tendre autrefois. Et chaque dimanche de mon enfance où j'allais à l'église, la quête était un acte aussi dénué de sens que tout ce qui arrivait d'autre entre les bancs de bois et les saints en fibre de verre.

Les objets ne semblent pas incongrus s'ils ont toujours été là ; les actes ne semblent pas ridicules s'ils ont toujours été accomplis de la même façon.

Pourquoi est-ce que je vois aujourd'hui seulement à quel point tant de choses ordinaires sont en réalité grotesques ?

Ce rouge-gorge est la première créature morte dont je garderai la trace, mais il y en a eu d'autres avant lui ; sinon, je n'aurais jamais eu l'idée de commencer. Des créatures avec un bec, des écailles, de la fourrure. Percutées, écrasées, massacrées. Métamorphosées en sacs plastique, en betteraves à sucre, en monticules de boue séchée. Se mêlant aux teintes et aux textures de la campagne. L'arbre qui tombe sans être entendu par un humain tombe quand même, tout comme les créatures qui meurent sans être retrouvées par un humain meurent quand même. Mais il est trop tard pour elles à présent. Tout commence aujourd'hui, avec ce rouge-gorge.

Il y avait naguère un petit bois au fond du jardin de mes parents. Rien d'autre qu'un taillis de pins clairsemés, aux plus hautes branches si densément peuplées

de colonies de freux que la brique rouge de l'allée disparaissait sous les éclaboussures d'excréments pendant la période de nidification. Il y avait aussi un maigre buisson d'aubépine et un aulne, mais aucun arbre assez robuste pour soutenir une cabane, et mon père avait donc construit une hutte « waldesque » à même la terre, entre les troncs. Elle se composait de murs en tôle, d'un toit en tôle, et de palettes de bois en guise de plancher. Il y faisait trop froid l'hiver, trop sombre l'été, et un jour une énorme araignée tomba du linteau de la porte dans les cheveux de ma sœur. Celle-ci poussa des hurlements et refusa ensuite de retourner jouer dans notre walden.

Je continuais à y aller seule, pour boudier. À l'intérieur de ce qui aurait dû être « une cabane dans les arbres », j'écoutais tomber sur la tôle de mon toit les brindilles des nids de la colonie de freux. Un grand tambour ondulé sur lequel on aurait joué avec des dizaines de baguettes différentes. Parfois j'entendais un choc plus sourd, et je trouvais une coquille d'œuf et un oisillon à la nuque brisée. Ses yeux, de la taille de ses pattes, n'étaient pas encore ouverts et ne s'ouvriraient jamais. J'enterrais l'oisillon et volais sa coquille brisée pour l'exposer dans notre classe, sur la table des sciences naturelles.

Presque à chaque fois que je boudais seule dans la cabane, un rouge-gorge venait me voir. Il sautillait entre les arbres rabougris et chantait comme un xylophone fatigué. Il me parlait dans sa langue et je lui répondais dans la mienne. Je lui donnais la version non expurgée de ce que je racontais au prêtre pendant la confession, j'avouais mes péchés pathétiques.

Enfant, je prenais ce rouge-gorge pour mon ange gardien. L'image de fillettes blondes en minirobes de mariées avec des ailes ne me plaisait pas, mais je voulais qu'il y ait une créature non humaine pour veiller sur moi, et le fait que mon ange gardien puisse être un oiseau avait du sens pour moi.

La plupart du temps, il était trop haut, trop loin, trop dissimulé par son environnement pour que je le distingue, mais entre les branches de notre petit bois, il révélait toujours sa présence.

Le rouge-gorge d'aujourd'hui a été heurté par le pare-brise d'une voiture lancée à pleine vitesse, et propulsé dans un vol artificiel avant de s'écraser au sol. Je ne suis qu'à une centaine de mètres des montants de la grille de ma grand-mère ; voilà pourquoi je décide de retourner chercher mon appareil photo.

Je m'agenouille dans les broussailles. De l'eau de pluie traverse les jambes de mon pantalon, coule sur l'objectif. Je le braque sur le plumage immobile de l'oiseau. Clic.

Ma mère prétend que les rouges-gorges défendent résolument leur territoire ; il y a peu de chances d'en voir plus d'un occuper un jardin de taille moyenne. Si l'on veut attirer un rouge-gorge, toujours selon ma mère, il faut creuser la terre, et l'un d'eux ne tardera pas à venir inspecter la terre fraîchement retournée pour y trouver des vers. De retour au jardin, je vais chercher un déplantoir dans la serre et m'accroupis au centre du carré de fraisiers. J'ai beau creuser et creuser

encore, aucun rouge-gorge ne vient. Je ramasse moi-même les lombrics et les étends par terre.

« Tiens », dis-je à voix haute. Mais toujours pas d'oiseau.

J'ai donc la certitude que ce rouge-gorge mort était mon ange gardien. Je pose mon déplantoir.

Tu es désormais toute seule : voilà ce que je pense.

Je me teste : une œuvre sur l'Envol ? Yves Klein, 1960. Une photo noir et blanc de l'artiste flottant dans les airs à deux ou trois mètres au-dessus d'une rue près de Paris. Déserte à l'exception de cet homme volant, et d'un cycliste au loin. À l'époque, les gens ne comprenaient pas comment Klein avait pu prendre cette photo sans se blesser grièvement. Aujourd'hui, à l'ère où n'importe quelle illusion est possible, voire prévisible, plus personne ne s'intéresse à ce cliché, qui était bien sûr un photomontage, et l'artiste s'est d'ailleurs blessé, malgré son entraînement de judoka et son atterrissage sur un drap tendu. La photo s'intitulait *Saut dans le vide*, et finalement il ne s'agissait sans doute pas d'une œuvre sur l'envol, mais sur la chute. Sur le fait que voler et tomber, c'est presque la même chose.

Du temps où je faisais mes premiers pas avec un harnais de sécurité dont ma mère tenait la laisse, je me cramponnais à sa jupe et, une poignée de velours froissé dans chaque main, je criais : MAMAN JE T'AIME ET JE NE TE QUITTERAI JAMAIS, et elle riait gentiment de ma dévotion farouche avant de répondre : « Bien sûr que si, dès que tu seras plus grande. C'est dans

l'ordre des choses. » Maintenant que ma sœur et moi sommes largement assez grandes et avons quitté la maison, nous parlons en plaisantant de notre enfance si idéale que rien ne l'a jamais vraiment égalée. Nous nous entendons pour dire que nous renoncerions sur-le-champ à tout ce que nous possédons pour pouvoir redevenir gosses.

C'est une plaisanterie. Rien qu'une plaisanterie.

J'ai vingt-cinq ans, ce qui est encore jeune, je le sais. Et pourtant je suis déjà si décalée, si dérangée.

Il y a une phrase que je psalmodie intérieurement de manière compulsive. *Je veux rentrer à la maison*, dit-elle, et d'aussi loin que je me souviens elle a été comme une ritournelle. Enfant, je la psalmodiais surtout à l'école, dans les mauvais jours, mais aussi en voyage, en vacances, et quand j'allais dormir chez une amie : autant d'endroits où j'allais pour m'amuser, où j'aurais dû être contente. Plus tard, je la psalmodiais pendant les cours magistraux, les entretiens d'embauche, et dans chaque chambre que j'ai louée depuis l'âge de dix-neuf ans.

Avant de venir ici, j'ai séjourné une semaine sous le toit de mes parents, et même là, j'ai continué à psalmodier. *Je veux rentrer à la maison, je veux rentrer à la maison, je veux rentrer à la maison*, alors que j'y étais. Mais cette maison ne ressemble plus à celle dans laquelle j'ai grandi. L'an dernier, ma mère a changé tous les rideaux, elle a arraché l'ancien papier peint et repeint d'un blanc différent chaque surface mise à nu. Le petit bois a disparu lui aussi. Lorsque ma sœur et

moi sommes parties à l'université, mon père s'est mis à acheter de vieilles voitures de collection. Il a rasé le jardin et construit une série de hangars de fortune pour abriter ses enfants d'acier. Il a retourné la terre des plates-bandes, abattu les pins, scié la balançoire pour récupérer le métal, emprisonné les racines et les bulbes sous une dalle de béton. À chacune de mes visites, je découvre une nouvelle structure sur ce qui était autrefois un agréable coin de verdure.

Accroupie dans le carré de fraisiers, je remets les vers dans leur terre nourricière. Je rebouche mes trous, rapporte le déplantoir de ma grand-mère dans la serre.

Je retrouve ma grand-mère dans cette serre. La forme de ses rotules sur une vieille plaque de carton mousse, l'empreinte boueuse de sa paume droite sur une branche du sécateur rouillé. À l'intérieur des pots de fleurs, le compost a durci et s'est couvert d'une croûte verte. Personne ne les a vidés depuis qu'ils ont été remplis par ma grand-mère, et je me demande ce qu'elle y a planté voilà trois ans, et pourquoi ça n'a jamais poussé.

Je tape mes chaussures sur le pas de la porte pour faire tomber la boue, les enlève à l'aide du chausse-pied en acajou. Je ne m'étais jamais servie d'un chausse-pied avant de venir ici ; je n'en ai jamais eu besoin. Mais ces temps-ci je ne délace volontairement mes chaussures qu'à moitié et n'ai d'autre choix que d'y enfoncer cette minuscule rame pour extirper mon talon. C'est une façon d'honorer les coutumes de ma



grand-mère, de recréer les rituels de ses journées. Je la retrouve dans ce chausse-pied, puis dans les bibelots sur l'appui de fenêtre de la cuisine lorsque je me lave les mains. Alignés au-dessus de l'égouttoir, un saint Joseph en bois patiné, une danseuse de flamenco en plastique, un chameau à trois pattes, un taille-crayon en forme de panda, un galet peint à l'image d'une souris, et ces objets qui me regardent en silence me sont infiniment précieux, car ma grand-mère se trouve en chacun d'eux.

Quand la maison a finalement été mise en vente, Annika, la commissaire-priseur, a prévenu ma mère et ses sœurs qu'elle se vendrait plus facilement si elle était moins encombrée par les biens de l'ancienne propriétaire. « Il faudrait qu'elle ressemble le plus possible à une maison témoin », a dit Annika. Elle n'a pas ajouté que les meubles usés de la défunte et ses babioles insolites feraient flipper les acquéreurs potentiels, mais c'était ce qu'elle pensait. Parce que les gens ne veulent pas de la maison de quelqu'un d'autre ; ils veulent une maison témoin – seule une maison témoin peut leur faire oublier l'impasse généralisée dans laquelle échouent leurs existences parfaitement inutiles.

Ma mère et ses sœurs ont classé, un par un, les biens contenus dans la maison en fonction de leur valeur marchande et sentimentale, et de leur utilité. Six mois après la mort de ma grand-mère, maman m'a envoyé en pièce jointe l'inventaire des objets qui restaient. *Fais-moi savoir s'il y a quelque chose que tu*

*veux*, disait son message, et il m'a tellement mise en colère. Parce que je voulais tout, de la chaise longue aux rideaux de velours, et que ma vie n'était pas assez vaste. À l'époque, je n'avais ni voiture ni studio. Je louais en ville, dans une colocation, une chambre où j'avais à peine la place de loger les biens que je possédais. Lorsque je suis venue m'y installer, la maison de ma grand-mère n'était qu'une version d'elle-même méthodiquement pillée. Il ne restait de l'inventaire que les objets unanimement rejetés par les autres membres de la famille.

Mes tantes ne voulaient pas des bibelots exposés sur l'appui de fenêtre, ma mère non plus. Elle avait creusé un vague trou sous la haie du jardin et les y avait enterrés. En dépit de mon goût prononcé pour l'étrange, je continue à trouver cela bizarre. Ma mère était incapable de s'expliquer. « Je ne voulais pas les jeter, c'est tout », disait-elle, or au lieu de garder saint Joseph, son épouse danseuse de flamenco et leur ménagerie personnelle, elle les avait traités comme ces créatures mortes que nous trouvions en jouant dans le jardin, ma sœur et moi. Petites, nous enterrions les coccinelles, les abeilles et les scarabées. Les muraignes que nos chats déposaient sur le paillason, les oiseaux qui tombaient du nid ou se jetaient contre les vitres des fenêtres. Seules les guêpes qui se noyaient dans les pots de confiture tenant lieu de pièges étaient privées d'un enterrement digne de ce nom.

J'ai demandé à ma mère sous quelle partie de la haie elle avait enfoui les bibelots, puis je les ai exhumés, les ai rincés pour enlever la boue, les ai réalignés

un par un sur l'appui de fenêtre au-dessus de l'égouttoir, et autour d'eux se sont formées de minuscules flaques brunes qui ont laissé en séchant de minuscules cercles bruns.

Je ne supporte pas l'image d'acquéreurs éventuels venant ici et s'imaginant leur nouvelle vie. C'est ici que la vie de ma grand-mère a pris fin, et que la mienne continue à finir. Je ne permettrai pas à Annika de nous exorciser.

Mais cela fait maintenant presque un an, et elle n'a pas programmé une seule visite depuis que la pancarte À VENDRE a été clouée sur son piquet, et plantée parmi les rosiers près de la barrière mobile qui empêche le bétail de passer.

« C'est à cause de l'éolienne, a dit ma mère, les gens n'aiment pas l'idée de vivre si près d'une éolienne. »

La maison domine une ample vallée. Derrière elle se dresse une éolienne solitaire. Élégante, blanche, monumentale. Je l'ai toujours vue davantage comme un objet envoyé de l'espace que planté sur terre.

« J'ai entendu parler de ça, ai-je répondu. Le syndrome de l'éolienne. Les gens croient que le bruit et les ombres mouvantes les empêchent de dormir, les rendent malades. Mais ils n'en souffrent que parce qu'ils ont cette idée en tête. » Ma mère s'est mise à rire. « C'est sûr ! De toute façon, combien de jours par an on a assez de soleil pour qu'il y ait des ombres ? »

Ma grand-mère s'entendait très bien avec sa voisine d'une soixantaine de mètres de hauteur ; elle admirait son immensité.

Avec ou sans éolienne, rien d'étonnant à ce que la maison n'attire pas les acheteurs potentiels. La vue sur les montagnes varie selon la météo, celle sur la vallée est pleine de vaches mélancoliques. Le jardin devient une friche terrifiante, et à l'intérieur, tout ce qui reste est en mauvais état. La salle de bains couleur avocat a une moquette humide au lieu d'un lino. L'eau produit une série de petites explosions en sortant des robinets. Chaque plaque chauffante met dix bonnes minutes à fonctionner et prend aussitôt un éclat orange déconcertant. Une prise électrique sur trois est hors d'usage, et j'ai beau faire pivoter l'antenne, toutes les chaînes de télévision ont une teinte verte. « La maison entière pue le vieux chien », dit mon père, et même si moi je ne sens rien, je suppose qu'elle pue le vieux chien pour les gens qui n'aiment pas les chiens.

Il se passe si peu de choses, dans la maison sur la colline avec son éolienne, que le moindre événement, si minime soit-il, me déstabilise. Même si c'est le soir, le moment où je me sens d'habitude le mieux, je sais à cause du rouge-gorge que j'aurai du mal à reprendre le fil. Je vais dans la véranda, où se trouve mon ordinateur portable. J'appuie sur le bouton et j'attends que l'écran s'allume. Mon ordinateur a des étoiles en plastique mou collées sur le couvercle. Pendant qu'il se met en route, on dirait que le clavier mâche du coton.

Je me teste : une œuvre sur le Vent ? Erik Wesselo, *Düffels Möll*, 1997. Une performance : l'artiste, attaché

aux ailes d'un moulin à vent, tourne pendant plusieurs minutes. Je regarde la vidéo sur YouTube. La caméra suit Wesselo alors qu'il monte et descend, monte et descend. Une nouvelle fois, je songe : l'envol et la chute.

La véranda est située à l'arrière de la maison et orientée au sud. Je passe le plus clair de mon temps entre ses vitres gluantes, et je sens davantage la présence de ma grand-mère dans cette véranda où elle vivait que dans la chambre où elle est morte. Je sens sa présence dans le canapé taché de moisissure, la table en formica, le géranium rouge, le baromètre, le presse-papiers en forme de hibou, le fauteuil tendu de cuir. Certains appellent ce genre de pièce une « serre », mais ce n'est pas une serre ; c'est une véranda, indiscutablement.

J'ai enfoncé la branche dans la terre du pot avec le géranium rouge. La branche que j'ai volée à l'arbre non identifié que le vent a déraciné le jour de la mort de ma grand-mère. Elle domine mon clavier, son ombre barre mon écran. Quelle sorte d'arbre était-ce ? Parce que cette branche n'aura plus jamais de feuilles, je n'en sais rien.

Je connecte mon appareil photo à mon ordinateur et télécharge les clichés pris aujourd'hui. Mon rouge-gorge a l'air en colère, bien plus en colère en photo qu'il ne le paraissait en vrai. Les Amérindiens ont peut-être raison : mon appareil lui a peut-être dérobé son âme. J'ouvre le fichier de mon rouge-gorge sur Photoshop. Je sélectionne Luminosité/Contraste. Je

lui rends l'éclat qu'il avait perdu en même temps que son âme.

Je vérifie ma boîte mail : pas de message. Je donne un petit coup avec la jointure de mon index au baromètre près de moi sur la table. L'aiguille ne bouge pas. Je referme mon ordinateur et me lève. Mon téléphone ne sonne pas, personne non plus ne sonne à la porte, et je commence à me demander si je suis encore vivante.

Je vais sur le seuil et je vois la boue que j'ai fait tomber de mes chaussures un peu plus tôt. Elle est humide, molle et fraîche, alors je dois bien exister, après tout – je dois bien être encore là.

Je me teste : une œuvre sur l'Être ? Celle d'On Kawara, à partir de 1966. Une série de tableaux ne représentant rien d'autre que la date à laquelle ils ont été réalisés. Il a aussi envoyé des missives à des connaissances et à des amis, avec ce simple message : JE SUIS ENCORE VIVANT, suivi de sa signature.

Après la mort de ma grand-mère, son golden retriever obèse et perclus d'arthrose a vécu deux mois seul dans la maison – d'où l'odeur de vieux chien. Il s'appelait Joe, et ma grand-mère l'avait eu tout chiot. Elle était tout pour lui, il la vénérât, et il a refusé d'être arraché à la demeure qu'ils avaient habitée douze ans ensemble. Pendant la veillée mortuaire, il est resté dans le couloir devant la chambre, et quand la porte s'est ouverte il s'est assis à l'endroit exact où il avait vu ma grand-mère pour la dernière fois.

Ma mère voulait ramener Joe chez nous, et elle a tout essayé. Elle a réussi à le traîner jusqu'à l'allée du garage, mais là, il s'est recroquevillé en gémissant et a refusé de monter dans la voiture. Il était trop gros et arthritique pour qu'elle le soulève ; elle a capitulé. Joe est resté seul dans la maison, et le vieil homme qui vit un peu plus bas sur la colline venait le voir chaque jour pour s'assurer qu'il allait bien. Joe prenait son médicament et ses repas, il faisait lentement le tour du jardin, levait la patte, puis rentrait se réinstaller à sa place dans la chambre de ma grand-mère.

Un jour, il ne s'est pas levé quand le vieil homme est arrivé. Son cœur avait cessé de battre. Une pendule molle et rose que personne n'avait pensé à remonter. Je vais dans la chambre de ma grand-mère et je m'allonge là où se trouvait son lit médicalisé, à l'endroit où le chien est mort. J'applique ma joue contre le sol. Je hume l'odeur de la moquette.

La mémoire me revient : voilà comment ça a commencé.

En humant l'odeur de la moquette.

La moquette avec laquelle ça a commencé recouvrait le sol de mon studio à Dublin, où je vivais avant mon séjour d'une semaine dans la maison de mes parents, avant de venir ici. Durant mes premiers mois dans ce studio, j'avais à peine remarqué le sol. Puis un soir je m'y suis allongée, et les semaines suivantes il se passait à peine une soirée sans que je m'y allonge à un moment ou à un autre. J'ai acquis une connaissance intime de cette moquette décolorée, des relents de bois vermoulu qui montaient du plancher,

des tons ambrés qu'elle avait pris, ceux du cidre doux. J'y enfouissais mes ongles et grattais la trame, comme si c'était un animal de compagnie à poil ras.

Ma mère dit qu'un acarien mâle vit en moyenne dix jours. S'il est d'une robustesse exceptionnelle, il peut tenir jusqu'à dix-neuf jours. Mais c'est autant une question de chance que de résistance. L'acarien peut être victime d'un aspirateur ou d'une couette anti-acariens, et sa bonne santé durement acquise sera réduite à néant. Certains croient voir des acariens ou avoir été piqués par eux, mais selon ma mère ce n'est pas vrai. Les acariens sont incapables de manger les squames tant qu'elles ne sont pas vraiment mortes, détachées de la peau, en partie dégradées par des champignons microscopiques. Leur extrême petitesse et leur transparence rendent les acariens invisibles aux yeux des humains.

Ils sont partout, et pourtant ils ne sont rien.

La dernière journée complète que j'ai passée dans mon studio de Dublin, je ne suis sortie qu'une fois, pour rapporter un DVD là où je l'avais loué. Rien de marquant ne s'est produit lors de cette sortie. Il ne pleuvait pas, je n'ai vu personne que je connaissais, je n'ai pas découvert que j'avais oublié de remettre le DVD dans son étui. Il n'y avait aucune raison pour que, rentrée dans mon studio, je me sente les jambes en coton et que je m'allonge, la joue contre la moquette.

J'ignore depuis combien de temps j'étais dans cette position quand mon téléphone portable a vibré entre



les pages – blanches – d'un carnet à dessins laissé ouvert sur la table. Il s'est mis à gazouiller joyeusement sa *Marche de Radetzky* et je me suis forcée à lever la tête pour voir l'écran. Le prénom JESS s'est affiché, alors j'ai reposé la tête sur la moquette. Jess était une bonne copine, elle n'appelaît que pour voir si j'allais bien, et comme j'allais mal j'ai décidé de ne pas répondre. J'ai plaqué le plus fort possible mon oreille droite contre le sol et collé la paume de ma main gauche contre mon autre oreille.

Mes tympanes faisaient le même bruit que l'intérieur d'une conque. Ce bruit qui, me disait ma mère dans mon enfance, était la mer, alors qu'en réalité c'était le vent.

À travers le plancher, j'entendais le pas décidé de l'homme qui vivait juste au-dessous de chez moi. J'entendais le claquement d'une porte de placard ou d'une casserole sur une plaque électrique, le grincement des anneaux d'un rideau sur la tringle. J'entendais les semelles des bottes de l'homme passer du lino de la cuisine – tap, tap, tap – à la moquette – fffrr, fffrr. Et de la moquette au lino. Je me demandais si sa moquette était plus rousse que la mienne ; je me demandais quelle odeur elle avait. Puis j'entendais un bruit de grêle dans une casserole, et je savais que mon voisin du dessous mangerait encore des pâtes ou du riz au dîner.

Il était russe, bien que je ne me souvienne plus si la propriétaire me l'avait dit quand j'avais emménagé ou si j'avais décidé que c'était le cas. Il ressemblait à un soldat de plomb : bottes de cuir noir, veste avec deux rangées de boutons et des épaulettes à liséré

doré. Je le trouvais merveilleux, bien trop merveilleux pour lui adresser la parole, et parce qu'il ne me l'avait jamais adressée lui non plus, ce mythe perdurait, intact malgré les potins de l'immeuble. La dernière journée complète que j'ai passée dans mon studio, je l'ai écouté sortir des couverts d'un tiroir et se racler la gorge à la façon d'un Russe, et j'aurais voulu, tellement voulu avoir la même détermination.

À dix-huit heures, ce dernier jour, à travers ma main collée contre mon oreille gauche, j'ai entendu les cloches de l'église et j'ai su malgré moi quelle heure il était. J'ai entendu un autre habitant de l'immeuble rentrer chez lui, gravir l'escalier du premier, passer devant ma porte et continuer à monter. Mon studio était pris en sandwich entre le rez-de-chaussée et les étages supérieurs. Parce que son unique et minuscule fenêtre ouvrait sur le jardin derrière l'immeuble, j'étais incapable, même après plusieurs mois, de reconnaître la plupart de mes voisins dans la rue. Ils allaient et venaient, invisibles à mes yeux. Dans le jardin il n'y avait pas de pelouse, seulement deux vélos, une poubelle à roulettes gargantuesque, et le toit pentu de la remise où somnolait la machine à laver. En l'absence de sèche-linge et de fil à linge, je voyais parfois des vêtements étendus sur les tringles à rideaux de mon voisin de palier, les jambes des pantalons se balançant dans le vide comme celles d'un pendu sans pieds.

Je n'ai jamais laissé de vélo dans ce jardin. La seule fois où j'ai fait du vélo à Dublin, c'était tout au début de ma première année d'université. Ce matin-là, mon

pneu avant a heurté à trop grande vitesse la bordure d'une allée. Mes roues ont dérapé devant un taxi et je suis tombée la tête la première sur le béton, m'ouvrant le menton et me fracturant la mâchoire. Le chauffeur du taxi m'a conduite à l'hôpital. Il ne m'a pas fait payer, mais il ne m'a pas non plus attendue, et j'ai dû prendre le bus pour aller chercher mon vélo. Je revois encore les passagers fixer mon visage tuméfié, mes points de suture, le devant de mon manteau éclaboussé de sang. Une vieille dame m'a demandé si ça allait, et j'ai répondu d'une voix qui sonnait faux – aussi frêle et recroquevillée que si ma joue boursofflée pesait sur elle et l'avait pratiquement étouffée.

Lorsque je suis arrivée à l'endroit où j'avais laissé mon vélo, il avait disparu. Évidemment.

Petite, je croyais que tout le monde passait son enfance à la campagne et choisissait ensuite, ou pas, d'abandonner ses racines rurales ; je croyais qu'en ville, il n'y avait personne de moins de dix-huit ans.

Je ne me débrouillais pas très bien à Dublin. Chaque jour, je faisais des tours et détours inutiles pour me rendre à pied de mon studio à la galerie d'art, uniquement parce que j'y étais allée ainsi la première fois. Je savais qu'il y avait d'innombrables raccourcis, mais je me refusais à les chercher.

Mon studio pris en sandwich, avec sa fenêtre ouvrant sur l'arrière de l'immeuble et sa moquette décolorée, m'apparaît maintenant comme un bon endroit – celui qui convenait – pour que je perde la tête. Les murs étaient constellés de taches grasses : les empreintes digitales de ceux qui avaient habité là

avant moi. Un courant d'air bizarre faisait cliqueter par intermittence la prise d'air, des faucheux nichaient dans les plis du rideau et produisaient un bruissement au cœur de la nuit. Il y avait trois interrupteurs, un pour l'eau, un pour le fourneau, un pour la chaudière, et chaque fois que je sortais, je récitais : *eaufourneauchaudière eaufourneauchaudière eaufourneauchaudière* tant j'avais peur d'oublier d'en éteindre un, et que tout l'immeuble brûle dans un incendie entre le moment où je partais à pied vers le centre-ville et celui où je rentrais. Trop souvent je revenais sur mes pas. J'ajoutais une demi-heure à mes tours et détours inutiles, rien que pour vérifier un interrupteur que j'étais sûre d'avoir éteint, mais sans pouvoir me faire confiance.

Pas une fois je n'ai utilisé la machine à laver commune. Je ne sais pas me servir d'une machine à laver : j'étais trop timide à mon arrivée pour demander l'aide de quiconque, et trop timide près d'un an plus tard pour avouer que je ne l'avais jamais utilisée et que j'aurais eu besoin d'aide. Au lieu de quoi je lavais tout dans l'évier de ma cuisine. Même les draps, même les serviettes-éponges.

Ça a commencé tout doucement par les interrupteurs, le cliquetis de la prise d'air, et les faucheux.

Ma dernière journée complète ou presque, je l'ai passée la joue contre la moquette. Juste après dix-huit heures, j'ai fait une tentative désespérée pour me secouer. Je me suis péniblement assise et, le dos contre le bois de lit, j'ai chuchoté avec gravité et colère à la fois :

*Il y a des femmes et des enfants d'un pays d'Afrique centrale, dont personne n'a jamais entendu parler, qui se font violer et massacrer par leurs compatriotes. Alors, TOI, tu n'as AUCUNE RAISON de te plaindre. Derrière ces portes closes et ces rideaux, il y a des gens âgés ou aveugles, ou chauves à cause d'une chimio, et d'autres avec des lésions cérébrales après un accident de voiture, ou diminués par une de ces horribles maladies neuro-dégénératives. Ils sont condamnés à rester dans leur fauteuil roulant, ou à utiliser une tasse avec un bec verseur, ou à faire changer un jour sur deux les pansements qui leur recouvrent le corps pour empêcher leur peau de tomber. Alors, TOI, tu n'as AUCUNE RAISON de te plaindre. Et puis il y a ceux qui aiment ces gens âgés ou aveugles, ou chauves à cause d'une chimio, ou avec des lésions cérébrales ; ceux qui s'occupent d'eux, poussent leur fauteuil roulant, remplissent leur tasse à bec verseur, subissent leur rage parfaitement justifiée – j'avais un peu haussé la voix, passant du chuchotement au marmonnement. TOI, tu n'as AUCUNE RAISON de te plaindre. AUCUNE.*

J'ai soudain pensé à Kylie.

Kylie était la seule élève de mon école primaire à ne pas pouvoir marcher. Elle avait les bras, les mains et les doigts difformes. On lui redressait tant bien que mal les jambes pour les attacher aux supports de son fauteuil roulant. Sa tête à la bouche ouverte penchait définitivement vers son épaule. Kylie ne pouvait ni parler, ni écrire, ni suivre les cours d'éducation physique, mais elle venait quand même à l'école tous les jours. Et puis, pendant une récréation où il pleuvait, alors que l'instituteur chargé de nous surveiller avait

quitté la classe pour régler un problème, deux des garçons les plus âgés avaient fait les imbéciles. Slalomant entre les tables, sautant par-dessus les chaises, ils avaient renversé le fauteuil roulant de Kylie.

Elle était tombée par terre, avait fondu en larmes, et parce qu'elle ne pouvait ni bouger la tête ni parler comme les autres élèves, ses pleurs étaient horribles à voir et à entendre. L'image du désespoir, de la consternation. Les deux garçons avaient aussitôt relevé le fauteuil, y avaient réinstallé Kylie. Elle n'était pas blessée, mais avait continué à se lamenter et à gémir jusqu'au retour de l'instituteur, jusqu'à ce qu'on demande à sa mère de venir la chercher. Elle était inconsolable. Elle ne pleurait plus à cause de sa chute, mais pour l'indignité que représentait chaque journée de classe gâchée, passée et à venir, pour toutes ces semaines d'une injustice inqualifiable qui ne cesserait jamais.

Ces pensées ont réussi quelque temps à m'inspirer de la gratitude pour ma jeunesse, ma bonne vue, mon cerveau intact, ma famille, ma validité. Mais cette gratitude a vite été submergée par la peur de contracter une maladie, de perdre quelqu'un ou d'avoir un terrible accident, peur à son tour submergée par mon dégoût d'être si égoïste, si mesquine, si ingrate sans le vouloir.

*A priori*, je ne pleure pas facilement ; je n'étais pas de ces enfants qui pleurnichent ou sanglotent pour un rien. Je salissais mes vêtements, j'avais les genoux écorchés et couverts de croûtes, et une chambre pleine d'animaux en cage ; à l'université, j'ai appris à me

servir des perceuses et des tronçonneuses de l'atelier de sculpture, et à souder au chalumeau. Je n'ai jamais eu la larme facile et j'en ai toujours été fière.

Jusqu'à ce moment précis. Jusqu'à cet endroit précis. Allongée sur la moquette ambrée.

Quel pouvoir avait donc le bruit d'un DVD tombant au fond de la boîte des retours, par une journée pluvieuse de printemps, pour me donner subitement la sensation inexplicable d'être mauvaise ?

*Rencontres au bout du monde*. C'était le titre du DVD en question. Je l'avais regardé dans la soirée, la veille de ce dernier jour où j'étais allongée sur la moquette de mon studio ; je l'avais regardé seule et dans le noir. *Rencontres au bout du monde* est un documentaire de Werner Herzog sur le pôle Sud. Le décor est une immensité blanche et infertile. Les acteurs sont des gens qui ressentent le besoin de voyager jusqu'aux frontières extrêmes de l'existence humaine et qui éprouvent, pour une raison quelconque, un sentiment d'exclusion partout ailleurs sur la planète. C'était une œuvre d'art réalisée expressément pour moi – que j'avais réalisée moi-même dans une existence antérieure.

Et puis, vers la fin, arrivaient les manchots.

Alors que le film va se terminer, Werner Herzog interviewe un ornithologue avec, à l'arrière-plan, des images d'une colonie de manchots migrant vers leur terre nourricière. La caméra zoome sur l'unique manchot qui s'est détaché du groupe pour prendre la direction opposée, vers les montagnes. L'ornithologue

explique qu'il arrive souvent qu'un membre de la colonie devienne un peu dérangé. Et que même s'il allait chercher ce manchot parti dans le mauvais sens, s'il le ramenait parmi ses semblables et lui indiquait la bonne direction, dès qu'il aurait le dos tourné l'oiseau ferait de nouveau demi-tour et reprendrait sa route vers ces montagnes hostiles, qui marquent à perte de vue les limites méridionales de la Terre. « Les manchots dérangés n'ont aucune chance de survie », dit l'ornithologue, et malgré toutes ses années de recherches, il ne comprend toujours pas pourquoi ils font cela.

Mon immense et écrasante tristesse me venait-elle de ce manchot dérangé ? De sa queue pointue traînant de la neige dans son sillage ? De ses ailes battant inutilement l'air ? De sa chute la tête la première ? De ses efforts pour repartir ? De son dandinement avant de trébucher de nouveau ?

« Mais pourquoi ? » demande Herzog. Mais pourquoi.

Le monde a tout faux. Il m'a fallu vingt-cinq ans pour m'en apercevoir, et maintenant je ne crois pas pouvoir le supporter plus longtemps.

Le monde a tout faux, et moi je suis trop fragile pour le réparer, trop égocentrique.

La joue contre la moquette décolorée de mon studio, je scrutais sans fin la pénombre sous mon lit. Au bout d'un moment, mes yeux se sont habitués à l'obscurité et j'ai distingué les cartons alignés le long du mur pâle, un horizon en miniature. Ils m'ont



rappelé mes dessins d'autrefois pour Halloween. Des immeubles qui se détachaient sur le ciel, avec une grosse lune blanche au milieu et une sorcière sur un balai, redressant son nez crochu et fonçant dans l'espace. Je me suis souvenue que ces cartons contenaient des rouleaux de papier, des liasses de feuilles et des carnets couverts de dessins, ou encore inutilisés, et je me suis demandé quand – et si – je retrouverais l'envie de dessiner.

Je me suis relevée. J'ai pris une profonde inspiration cathartique. J'ai récupéré mon téléphone portable sur la table. L'ai calé sur mes genoux. Puis j'ai appelé ma mère.

Je me teste : une œuvre sur la Moquette ? Mona Hatoum, 1995. Une étendue d'entrailles en silicone si impeccablement imbriquées les unes dans les autres qu'elles forment un sol sans défaut. Nos intestins font plusieurs mètres de longueur – ce qui m'a toujours sidérée. Alors l'installation de Hatoum porte peut-être sur les capacités sidérantes du corps humain. À moins que ce ne soit sur notre attachement extravagant aux biens que nous possédons, comme s'ils constituaient l'intérieur de notre corps et pas seulement celui de notre maison. Le mobilier, les bibelots, même les tentures. Si bien qu'on finit par faire plus d'efforts pour protéger la moquette que nos intestins.

Sur la moquette de la chambre de ma grand-mère, il y a une commode, une armoire-penderie, un pouf en lambeaux qui appartenait au chien. Plus haut sur le mur, quelques étagères en bois avec des crochets

auxquels étaient auparavant suspendues des photos encadrées. Empilés sous l'appui de fenêtre, quatre cartons hermétiquement fermés par du scotch. À mon arrivée, ma mère m'a dit de ne pas les ouvrir, elle viendrait les chercher deux semaines plus tard. Je n'ai pas demandé ce qu'elle avait enfermé sous le scotch. Au début, je m'en moquais. J'avais l'esprit tellement encombré par tous ces changements soudains. Mais durant les trois semaines que j'ai passées ici, ma mère n'est pas venue, et je commence à m'interroger.

Chaque matin, de son vivant, ma grand-mère ouvrait toutes les fenêtres de toutes les pièces. Il faisait toujours froid chez elle et, même à plus de quatre-vingts ans, elle ne semblait pas s'en rendre compte. L'air frais était plus précieux pour elle que toute autre forme de confort.

Cette moquette est donc un luxe surprenant dans la chambre d'une femme qui avait une telle aversion pour le luxe. Elle est d'un vert intense ; j'imagine mal une usine fabriquant une moquette si épaisse dans cette teinte. J'y enfonce les doigts. Elle paraît presque pelucheuse. Celles des autres pièces sont rases, même si, en y réfléchissant, elles sont vertes elles aussi. Vert tilleul, vert sapin, vert émeraude, vert mousse. Comme si ma grand-mère avait eu besoin de cette illusion végétale autant que de l'air du dehors.

Chaque été, pendant les vacances, elle nous emmenait dans des endroits singuliers, ma sœur et moi. Une fabrique de poudre désaffectée ; une ancienne prison de femmes ; une villa de bord de mer à l'abandon et

dévastée par une tempête ; un cimetière prétendument hanté, et – plus d’une fois – une pointe rocheuse coupée du littoral à marée haute. Elle ne résistait pas à l’envie de s’écarter des sentiers battus, de prendre de vitesse la marée montante. En sa compagnie, ma sœur et moi finissions toujours couvertes d’égratignures et de boue, les pieds dans l’eau, perdues.

Nous trouvions ma grand-mère formidable. Nous attendions toute l’année ces excursions avec impatience.

La plupart de ses étranges bibelots se trouvent ici, dans sa chambre. Une tour Eiffel, un scarabée aux pattes branlantes dans une coque de noix, un galet en forme de pied. Qu’avaient-ils de spécial pour avoir dissuadé ma mère de les enterrer sous la haie ? Était-ce parce qu’ils avaient accompagné ma grand-mère durant les dernières semaines de son existence ? Et qu’ils étaient empreints de ses regards, de ses ultimes pensées ? Par la fenêtre, on voit une petite surface gravillonnée, une modeste pelouse et la haie du jardin. De l’autre côté de la haie, il y a la vallée. Au loin, des vaches minuscules ; à proximité, des vaches de taille normale, la plus proche tendant le cou au-dessus de la clôture électrifiée pour grignoter le cotonéaster de ma grand-mère.

Dans la penderie, quatorze cintres nus. Dans le tiroir du bas de la commode, deux mouchoirs troués, et sur cette commode un dessous de verre, plus un cadre solitaire où se chevauchent des photos noir et blanc de ma mère et de mes tantes enfants, en jean à pattes d’éléphant et pieds nus. Il n’y en a qu’une de

moi : traversant la pelouse de l'ancienne maison de ma grand-mère, à la poursuite du chien qui a précédé Joe. C'étaient mes premiers pas – la toute première fois que je poursuivais quelque chose.

Sans sa tasse de thé, le dessous de verre à l'air abandonné, comme la commode sans le lit de ma grand-mère à côté d'elle. Sur chaque étagère en bois, une rangée de livres. Il y a aussi des livres dans le séjour, des livres dans la salle à manger, des livres sur la table basse de l'entrée. Ma mère et mes tantes se les sont partagés depuis longtemps et ont emporté ceux qu'elles voulaient, mais il en reste toute une cargaison, de quoi remplir un bibliobus. Je me relève. Me plante devant les étagères. Pose l'index sur le dos d'un livre, le tire vers moi. *Précis d'histoire de la sculpture moderne – 339 reproductions, 49 en couleurs.*

Je choisis une reproduction au hasard. Helen Phillips, 1960, *Moon*, dit la légende. Mais ce n'est pas une lune. C'est une énorme masse de bronze. Marron, dure et torturée comme la lune ne l'a jamais été.

Je cale le livre sous mon bras, tire les rideaux de la chambre.

La vallée est-elle empreinte des regards de ma grand-mère, elle aussi ? Et la haie, et les vaches ?

Dans le miroir de la penderie, je surprends le reflet d'une silhouette et je tourne la tête pour lui faire face. Une personne trop âgée pour être une enfant, trop jeune pour être une adulte. Les cheveux raides mais en désordre, courts mais emmêlés. Des poches sous les yeux, une peau malsaine. Pour la première fois de la journée, je remarque ce que je porte : un gilet

d'hiver en laine qui me descend jusqu'aux genoux alors qu'il fait chaud, que c'est le printemps.

À la place, je me représente ma grand-mère dans ce miroir. Son image floue en jupe de tweed et veste de survêtement, nimbée de lumière, et qui léviterait au-dessus de la moquette pelucheuse. Ce serait génial. J'essaie de toutes mes forces de faire apparaître le fantôme de ma grand-mère. En vain.

Même les vaches qu'elle contemplait sont mortes elles aussi, bien sûr.

Je sors dans le couloir, referme la porte de la chambre et, presque aussitôt, la rouvre.

Si ma grand-mère est là, je ne veux pas l'emprisonner. Je veux qu'elle flotte librement et vienne me retrouver.

Durant mes dernières semaines dans mon studio, je me suis préparé peu de repas. Je ne refusais pas de me nourrir ; je me sentais simplement incapable de laver, hacher, tourner et assaisonner tous les ingrédients nécessaires pour faire la cuisine. J'y voyais une perte de temps, au même titre que de rester allongée sur la moquette.

À deux ou trois mètres en contrebas, les rues étaient bordées de cafés, d'épiceries, de boutiques de traiteurs. En rentrant chez moi à pied, je m'arrêtais presque chaque soir dans le supermarché le plus classe. J'y faisais toujours mes courses, alors que je n'en avais pas les moyens. Il y avait un Lidl à quelques rues de là, mais je détestais cette enseigne ; elle me rappelait la file d'attente à l'agence pour l'emploi, les légumes en plus. À l'entrée du supermarché trop cher pour

moi, je prenais un panier et je déambulais dans les rayons. Je me plantais devant un article et l'examinais trop longuement. Plusieurs clients avaient le temps d'arriver et de repartir avant que je me souvienne s'il me restait du miel, si je préférerais le thon à l'huile ou au naturel, si je supportais ou non la farine de blé. Je finissais par rejoindre les caisses avec quelques produits pris au hasard qui glissaient d'une extrémité à l'autre de mon panier, et une fois chez moi je passais deux heures sur la moquette avant d'aller me coucher en n'ayant mangé qu'une barre chocolatée – une de celles un peu répugnantes, comme les Double Decker ou les Toffee Crisp, parce qu'elles seules me rappelaient suffisamment mon enfance.

Chaque fois que je faisais cela, j'étais réveillée par les gargouillis indignés de mon estomac presque vide. Je me levais et, assise devant le comptoir de la cuisine, j'avalais de pleins bols de muesli en me maudissant d'avoir oublié l'unique chose dont j'avais toujours besoin et que j'oubliais toujours. Le lait, putain, le lait, le lait.

L'intérêt de rester seule dans la maison sur la colline de l'éolienne est de récupérer. Voilà ce que j'ai expliqué à ma mère pour qu'elle accepte de me laisser me débrouiller, et tout ce que je peux faire pour l'empêcher de s'inquiéter, c'est de m'efforcer d'avoir bonne mine quand elle me rend visite. Comme elle ne voit pas à l'intérieur de ma tête, extérieurement je dois avoir l'air bien nourrie, calme et joyeuse. C'est simple et réconfortant : le corps avant le cerveau.

Dans l'unique épicerie du village, l'absence de choix est une délivrance. J'achète ce qu'il y a, et je me mets au défi de confectionner quelque chose avec. Il y a toujours du lait à l'épicerie, et je pense toujours à en acheter. Sur la colline de l'éolienne, les repas sont la seule chose qui structure mes journées, alors je me force à respecter les horaires. Parce que la santé mentale tient à des journées structurées, au respect des horaires, et aux brocolis.

Dans la cuisine de ma grand-mère, je mesure trois poignées de riz complet. Je fais chauffer de l'huile dans l'unique poêle à frire. Elle est cabossée au milieu, et je suis obligée de promener sur sa partie brûlante mes légumes irrégulièrement découpés pour qu'ils soient irrégulièrement frits. Je glisse sous le gril un plateau avec des cacahuètes rouges et pointues. Je soupçonne l'épicière de les avoir prévues pour les mangeoires à oiseaux.

À mon arrivée, il y avait deux paquets de farine dans le placard. Un de farine complète, un de farine blanche. À l'intérieur, deux blocs compacts de la forme du paquet et des charançons rongant le papier. Quelques pots en verre pour leur tenir compagnie. Extrait de bœuf, moutarde, betteraves rouges vinaigrées, sirop d'érable : rien que ma grand-mère ait consommé, dans mes souvenirs. J'ai jeté le tout dans la poubelle à roulettes, sans vider les paquets ni rincer les pots. Parce qu'à ce moment précis je n'avais rien à foutre du recyclage – c'était le cadet de mes soucis.

J'emporte dans la salle de séjour l'assiette contenant mon dîner. Sur la table basse trône une bouteille de vin entamée, et je me sers généreusement dans le verre sale posé sur une tache bordeaux depuis la veille au soir. À l'épicerie du village, les bouteilles de vin sont alignées sur la plus haute étagère derrière le comptoir. Il n'y a que du rouge ou du blanc, et l'épicière époussette la bouteille avant de la dissimuler dans un sachet en papier kraft. Même chose avec les rouleaux de papier toilette et le paracétamol. Les sachets en papier kraft de l'épicière m'indiquent de quels achats je devrais avoir honte.

Maintenant que le soir est là, j'allume le minuscule téléviseur. Je me moque un peu de quelle émission est au programme ; j'aime juste entendre dans un coin de la pièce ce doux brouhaha des voix qui n'appelle pas de réaction particulière. Durant mon enfance et mon adolescence, mes parents refusaient qu'on allume le poste avant la nuit. La télévision en plein jour, c'était pour les malades ou les fainéants, pas pour nous, pas pour notre famille. Même maintenant que je suis libre de la regarder quand je veux, je ne le fais pas. Je n'oserais jamais.

Ces derniers temps, presque tous ceux qui passent à la télé semblent être des rescapés du cancer ou de la dépression et se sentir obligés d'en parler, d'ajouter leurs pépites de sagesse personnelle à ces tabous désormais brisés. Au début, c'étaient des personnalités plus ou moins célèbres : sportifs gaéliques, grands chefs cuisiniers, joueurs de musique traditionnelle.



Puis leurs épouses sont à leur tour sorties du silence, et depuis, tout citoyen capable de faire un récit convenable de ses épreuves terrifiantes est censé mériter du temps d'antenne. À longueur de semaine tout le monde raconte sa vie dans les émissions de radio – et le week-end je vois les mêmes personnes sans intérêt au *Late Late Show* –, au point que le véritable tabou à briser me paraît être non pas de se raconter, mais de se taire et de souffrir ostensiblement en silence.

Si chacun de ces individus avait une perception unique et intéressante de sa propre maladie, cela ne me dérangerait pas trop. Mais ils tiennent tous les mêmes propos superficiels, et lancent tous les mêmes messages superficiels en conclusion. « Surtout faites-vous examiner les testicules / les seins, insistent-ils. Vous avez le droit d'avoir des passages à vide et de vous faire aider. »

Dès que j'ai vidé mon assiette, je prends le *Précis d'histoire de la sculpture moderne* et je bois un deuxième verre de vin aussi rempli que le premier. On doit être vendredi, le soir du *Late Late Show*, et le premier invité est un millionnaire en dépression. Histoire de rappeler, sans doute, que même les gens ayant gagné des sommes obscènes ne sont pas à l'abri d'accès de profonde tristesse, que celle-ci n'est pas uniquement le lot des pauvres. Pour rendre justice au millionnaire déprimé, il décrit la nature de ses troubles avec une lucidité que je n'ai encore jamais entendue – presque avec poésie.

Quand ça ne va pas, toute couleur disparaît de son environnement, explique-t-il.

Quand ça ne va pas, les aliments n'ont plus de goût – même l'ail, même les épices.

Quand ça ne va pas, toutes les choses qui le motivent d'habitude perdent soudain leur intérêt. Il décrit ce monde devenu mort, et son sentiment d'être la seule personne aux yeux de qui il semble mort.

« Maintenant, je repère les signes avant-coureurs », dit-il à propos du nuage de désolation surgi de nulle part comme dans un dessin animé, et qui reste là pour une durée indéterminée, planant au-dessus de sa tête, le suivant partout. Autres signes avant-coureurs : une tasse de café pas lavée, un trousseau de clés qui n'est pas à sa place, un lit pas fait. Quand le millionnaire déprimé passe devant une pelouse fraîchement tondue et oublie d'en humer le parfum, c'est pour lui l'indice le plus irréfutable, le stade où il sait qu'il est temps d'ouvrir un parapluie métaphorique pour se protéger. « Je me mets à courir », déclare-t-il, et l'espace d'un instant, tout l'auditoire et tous les téléspectateurs pensent qu'il parle au sens figuré, mais il vante alors le pouvoir curatif de l'exercice physique et on comprend qu'il parle au sens propre. Le millionnaire déprimé court littéralement, jusqu'à ce que cet élan disperse son nuage de dessin animé et qu'il puisse reprendre sa vie ordinaire, retrouver ses sentiments ordinaires.

Je me teste : une œuvre sur la Course à pied ? Chaque hiver, un plasticien et musicien néerlandais du nom de Guido van der Werve court du quartier de Chelsea, à Manhattan, jusqu'au Kensico Cemetery de Valhalla – soit cinquante et un kilomètres au nord de New York. Là, il dépose un bouquet de fleurs de camomille

sur la tombe de Sergueï Rachmaninov, le compositeur et pianiste virtuose russe, mort en 1943. La performance s'intitule : *Courir pour Rachmaninov*, et Guido van der Werve court parce que Rachmaninov a souffert d'une dépression invalidante durant trois années cruciales de sa vie. Quant à la course à pied... Ah, oui. Elle est censée chasser la dépression.

Il apporte un bouquet de camomille parce que la camomille est la fleur nationale russe, mais aussi parce qu'elle est censée atténuer les symptômes de l'hystérie. Dont souffrait aussi Rachmaninov, apparemment.

Il est vingt-deux heures trente, et sans ce ciel dégagé, sans cette lune parfaitement pleine, il ferait tout noir. Dans l'entrée, je me débarrasse de mes pantoufles, enfile mes baskets. J'ouvre la porte à la volée. Saute par-dessus la grille.

Je cours.

Pendant les deux ou trois premières minutes, je me sens spectaculaire.

Dans l'obscurité, la route grise se distingue légèrement de la noirceur des fossés et me guide. Je cours comme je courais enfant, sans m'apercevoir que je cours, sans envisager que je pourrais à tout moment me tordre une cheville insouciant, être stoppée net par une défaillance cardiaque non détectée, ou trébucher, tomber la tête la première et me fracasser le nez.

Je cours.

Comme si ma sœur me rattrapait. Comme si elle n'était qu'à quelques foulées de moi et que j'aie encore une chance de gagner une de nos courses-poursuites totalement gratuites.

Mais une minute plus tard, je m'essouffle. La fatigue de l'âge adulte me talonne. Je remarque que la semelle de ma basket droite se détache, que mes cheveux se rabattent sur mes yeux, que mon gilet a glissé de mes épaules jusqu'à mes coudes pour se balancer de manière agaçante et flotter dans mon sillage telle une cape, comme si j'essayais d'être un superhéros.

Jamais je n'ai battu ma sœur à la course. Elle a toujours été plus grande que moi, plus rapide que moi.

Parce que la maison de ma grand-mère se trouve en haut de la colline, chaque sortie est toujours une descente vers l'extérieur et chaque retour une remontée. Je fais demi-tour et j'entame l'ascension laborieuse, boitillant à cause de ma semelle qui se détache. Je me souviens que je déteste courir, que je ne supporte aucune forme d'exercice physique, sauf pour un autre but que de prendre de l'exercice, sauf si je suis arrivée quelque part lorsque c'est fini.

Je me souviens que le retour est toujours la partie la plus difficile.

## 2

### Lapin

Je les vois. Tout au fond du jardin de ma grand-mère. Les lapins.

Dans l'herbe près de la haie, entre les groseilliers, je les vois parfois en plein jour, mais surtout tôt le matin ou tard le soir, et la lumière est sans éclat, le soleil sur le point de se lever ou de se coucher. Flopsaut, Trotsaut, Queue-de-coton. Pierre Lapin, Roger Rabbit, Pan-Pan et Bugs Bunny. Je prends conscience que j'en sais très peu sur la vraie vie des vrais lapins. Hibernent-ils ? Vivent-ils en couple ? Mangent-ils des insectes en plus des végétaux ? Et pourquoi sortent-ils au crépuscule et à l'aube ? Détectent-ils le moment où il fait assez clair pour qu'ils voient où ils vont, mais assez sombre pour que personne d'autre ne les voie ?

Quelle que soit la logique des lapins, les voilà qui sortent de la haie en grignotant, en bondissant. Une famille de boules de poils marron entre les herbes folles et les arbustes rabougris. Toutes marron sauf une, entièrement noire. Comment peut-il y avoir un lapin noir dans une cohorte de lapins marron ? Je pense aussitôt au film *Watership Down* ; je me demande si ce lapin noir n'est pas la Mort.

« *Bright eyes...*, *etc.* », chante Art Garfunkel sur la bande-son.

La première fois que je l'ai vu, j'ai parlé de ce lapin extraordinaire à ma mère au téléphone, et elle m'a dit qu'il n'était pas si extraordinaire :

« Il a dû s'échapper d'un clapier, à moins qu'il ne descende d'un lapin qui s'est lui-même échappé d'un clapier, et qu'il ne soit porteur du même gène noir. »

Ma mère sait tout. Avant, je croyais que toutes les mères étaient comme ça, mais ces dernières années j'ai pris conscience que non. Seule ma mère sait qu'en fait, rien n'est extraordinaire.

Quand j'étais petite, j'avais une amie prénommée Georgina qui habitait à quatre cents mètres de chez moi sur la même route. Pour son sixième anniversaire, elle avait reçu un lapin blanc et l'avait baptisé Boule de neige. Pendant une quinzaine de jours, Boule de neige avait vécu sur la pelouse derrière la maison, dans un joli petit clapier en bois entouré d'un grillage. Puis un matin, en sortant, Georgina avait trouvé le grillage déchiqueté et le lapin envolé. Sa mère lui avait expliqué que c'était une tragédie moins horrible qu'il n'y paraissait : Boule de neige avait simplement pris la décision d'aller vivre dans les champs avec ses amis sauvages. Georgina m'avait raconté cette histoire dans la cour de récréation, et je l'avais à mon tour racontée à ma sœur, qui avait éclaté de rire et dit que c'étaient des conneries.

Avec le recul, elle semble avoir eu tort d'être si cynique si jeune.

La nuit dernière, je n'ai dormi dans aucun des lits de ma grand-mère. Je suis retournée sur le canapé du séjour pour voir la fin du *Late Late Show*. Puis je me suis endormie, et quand je me suis réveillée, c'était l'*Afternoon Show*, l'émission de l'après-midi. J'ai dû me lever et soulever le rideau pour vérifier que c'était réellement l'après-midi. Dehors le ciel était bien du même beige, les vaches rassemblées près de la haie, et les yeux de l'éolienne clignotaient. Comme si j'avais une révélation, j'ai compris que les émissions de la journée se répètent la nuit ; que l'on peut revivre toute sa vie éveillée dans le noir.

Je me teste : une œuvre sur le Lit ? Tracey Emin, 1998. Elle l'avait intitulée *My Bed*, mais son installation ne s'arrêtait pas au lit en désordre où elle dormait, au mobilier, au sommeil ni même au désordre. Il y avait des mégots de cigarettes et des culottes souillées. Des collants roulés en boule et des bouteilles de vodka vides. Des mocassins, des journaux, et un caniche blanc en peluche qui contemplait la scène, docilement assis sur son derrière. Cette installation évoquait la sensation merdique qu'on éprouve en se réveillant le matin. Le réflexe qu'on a de s'enfouir sous les couvertures, de ne pas avoir envie de se lever, même si ne pas se lever ne fait qu'aggraver les choses. Elle évoquait le désespoir à l'aube d'une énième journée de travail.

Et pourtant la vue de ce lit mettait les gens en colère ; ils ne comprenaient pas que c'était l'œuvre

d'art au monde à laquelle ils pouvaient le plus facilement s'identifier.

La dernière nuit que j'ai passée dans mon studio à Dublin, je n'ai pas dormi sur mon matelas colonisé par les acariens. Je n'ai dormi nulle part ; je n'ai pas dormi du tout.

Lorsque j'ai eu fini de négocier avec ma mère, mon envie de pleurer avait disparu. Étant arrivée à une décision définitive, je me sentais calme, encouragée. J'ai appelé ma propriétaire et l'ai informée qu'un imprévu de dernière minute m'obligeait à résilier mon bail.

J'ai fait mes cartons sans soin ; je n'avais envie de prendre soin de rien. J'ai arraché des murs mes cartes postales, mes photos et coupures de journaux, enveloppé mes cactus dans du papier alu, entassé mes vêtements dans un sac-poubelle, calé mes livres avec le contenu de mon tiroir à chaussettes, rempli mes chaussures avec celui de mon frigo. Et une fois que ma garde-robe, mes bibelots et mes ustensiles de cuisine ont été empaquetés, empilés, et invisibles dans leurs cartons, j'ai traîné le tout jusqu'à l'entrée de l'immeuble.

Il était tard quand mon téléphone a sonné. J'ignore quelle heure au juste, mais les capteurs des lampadaires avaient depuis longtemps capté qu'il était temps de s'allumer, le silence régnait depuis longtemps dans les studios voisins du mien. C'était encore Jess, et comme il me restait un peu de calme et de courage, j'ai décroché. Je lui ai dit que ça n'allait pas fort, que ma mère venait me chercher le lendemain matin, et moins d'une demi-heure plus tard Jess arrivait à vélo avec, dans une sacoche en cuir rouge fixée sur son



porte-bagages arrière, deux bouteilles de vin rouge et une boîte de chocolats Black Magic.

La grande Jess est mon amie. Élégante, bien en chair, avec une masse de cheveux blonds et merveilleusement fins. Tellement pleine d'entrain et populaire que je n'ai jamais compris pourquoi elle s'embêtait à fréquenter quelqu'un d'aussi terne, timide, solitaire et impopulaire que moi. Mais Jess n'était enjouée et boute-en-train qu'en groupe. Dès qu'on se retrouvait toutes les deux, elle redevenait elle-même et laissait sa désolation intérieure s'exprimer. Elle suivait un vague traitement antidépresseur et n'était pas censée consommer d'alcool, même si elle le faisait souvent. « De toute façon, si je ne peux même pas boire quelques verres, je serai encore plus déprimée », répétait-elle. Les médicaments ne l'empêchaient pas de travailler ; ils ne contribuaient qu'à la soûler plus vite. Et cela ne m'avait jamais gênée, moi que l'alcool seul suffit à soûler très vite.

« Les cachets ne sont qu'une nouvelle sorte de trisette, disait-elle. Plus douce, plus insidieuse. »

Cette dernière nuit dans mon studio à Dublin, Jess et moi l'avons passée comme bien d'autres nuits auparavant, mais en des circonstances moins symboliques. On a vidé les deux bouteilles de cabernet sauvignon et la boîte de chocolats. On a refait tant bien que mal notre monde chaotique. Après le fondant framboise, la ganache orange et la bouchée au caramel, à une heure indue Jess m'a soudain demandé : « Tu as prévenu Ben que tu partais ? » En avalant le dernier praliné amande, j'ai tapé du pouce, à tâtons, un texto mièvre pour Ben, depuis longtemps effacé avec dégoût.

Ben, Jess et moi avions travaillé ensemble à la galerie d'art, mais celle-ci ayant pour politique de ne pas proposer de contrat de plus d'un an au personnel à temps partiel, aucun de nous n'est resté plus longtemps, et nous n'avions plus de raison de continuer à nous voir ; d'ailleurs, je ne me souviens plus trop pourquoi on essayait de le faire.

Ben a répondu aussitôt. Un message tout simple me proposant un coup de main pour charger la voiture de ma mère. J'ai accepté. On a fixé une heure dans la matinée et on s'est poliment souhaité bonne nuit. J'ai fait part de cet arrangement à Jess, mais elle s'est contentée d'acquiescer de la tête en buvant une gorgée de vin. Elle avait l'air ivre, droguée par les médicaments et fatiguée.

Après le vin et les chocolats, après avoir bien refait le monde, Jess est repartie en titubant. Ma grande et blonde amie est rentrée chez elle le long des rues désertes sur son vélo rétro. Debout devant la porte de l'immeuble, je l'ai regardée slalomer entre les cercles de lumière projetés par les lampadaires, jusqu'à ce qu'elle atteigne le coin de la rue et me fasse un petit signe d'une main vacillante.

Pour ma dernière nuit à Dublin, je n'ai pas dormi.

J'ai vomi un plein seau de liquide bordeaux. Je suis restée une heure affalée sur la moquette. Avant de me lever pour tout nettoyer.

J'ai balayé et frotté. Raclé les spores bleues sur l'appui de fenêtre et les noires sur le mur derrière la tête du lit, enlevé à la main la douce montagne de cheveux tombés sur la moquette ambre, décroché les toiles d'araignée

d'un coup de balai, gratté à l'aide d'un couteau à pain la pâte adhésive sur la peinture couleur pêche.

Enfin, le studio était aussi vide et propre que je l'avais trouvé. Aussi impersonnel, aussi froid. Et dans l'entrée de l'immeuble gisaient les accessoires emballés de ma vie indépendante, tels des cadavres laissés dans son sillage par un typhon meurtrier.

Là je le vois, le lapin noir. Ce matin, je ne me soucie pas de me doucher ni de changer de vêtements. Je ne me brosse même pas les dents. De nos jours, me dis-je, les gens sont trop propres. On est tous trop propres, on prend trop d'antibiotiques, et quand arrivera la grippe aviaire ou porcine, ou celle des chauves-souris frugivores, on l'aura bien cherché. Mais pas moi, plus maintenant. Je range mon assiette et mon verre à vin d'hier soir. Je me fais du café, l'emporte dans la véranda. Et le voilà, au fond du jardin : le Lapin de la Mort, entouré de ses frères plus pâles.

Une deuxième œuvre sur le Lit me vient à l'esprit : Felix González-Torres, *Untitled*, 1991. En 1992, la même image géante est apparue sur vingt-quatre panneaux d'affichage de la ville de New York. La photo d'un lit deux places. Les draps en désordre, les oreillers gardant l'empreinte de deux têtes absentes. Pas de légende ni de titre, mais il paraît que ces têtes absentes étaient celles de l'artiste et de son compagnon, morts du sida respectivement en 1991 et en 1996.

Ce que l'art conceptuel a de meilleur : par des moyens dérisoires, la capacité à créer une immense émotion. Le message demeure, longtemps après que

les publicités de Noël pour des voitures, des vêtements ou du Coca-Cola ont remplacé les photos.

Appréciez ceux qui vous entourent, dit ce message. Ne touchez pas à leur oreiller tant qu'ils ne sont pas rentrés le soir, sains et saufs.

Mon père vient tondre la pelouse de ma grand-mère. C'est dimanche. Il n'y a que le dimanche qu'il peut se permettre de perdre un après-midi pour s'occuper de la pelouse en friche de quelqu'un d'autre.

Pour mon père, tondre est un loisir au même titre que casser du petit bois pour la semaine, passer le motoculteur dans un carré de pommes de terre, faire la vidange de nos voitures respectives, et il réserve au dimanche ces tâches relaxantes. Du lundi au vendredi, il travaille dans une gravière. Il conduit de gros engins, manie des explosifs industriels, transforme des escarpements en éboulis – ce genre de choses.

Quand j'étais gosse, j'essayais de rendre son métier plus distingué devant mes amies, en particulier devant une petite fille prénommée Caitriona dont le père occupait un poste important dans un bureau, ce qui l'obligeait à porter une cravate et à faire d'interminables allers et retours quotidiens. « Mon père à moi travaille dans l'in-du-strie-mi-ni-ère », articulais-je, ce qui était loin de la définition donnée par mon père. « Je transforme de gros rochers en petits cailloux », disait-il en pouffant de rire.

Je l'observe par la fenêtre.

Un homme de soixante ans dans une chemise de bûcheron, qui tressaute sur une tondeuse autotractée.

Les pieds relevés de part et d'autre sur un étroit marchepied, il parcourt à une vitesse troublante la pelouse de devant si petite, si encombrée par des massifs de fleurs. Il trace des bandes parallèles d'un vert tendre, projetant derrière lui une tempête d'herbe coupée. Vu d'ici, on dirait qu'il a encore les cheveux bruns. Vu d'ici, même son début de calvitie est trop discret pour qu'on le remarque. « Quand je l'ai rencontré, ton père était blond, raconte souvent ma mère, et ta sœur et toi, bébés, vous étiez toutes les deux blondes vous aussi. » Ma mère s'attendait à avoir une famille d'anges blonds, et regardez-nous maintenant : mes cheveux teints en noir, ceux de ma sœur en auburn, et ceux de notre père clairsemés par endroits, grisonnants à d'autres, leur blondeur disparue.

Il m'aperçoit derrière la fenêtre et je lui fais signe de la main.

Il a presque fini la pelouse de devant, or il a dit qu'ensuite il viendrait boire une tasse de thé. En prévision, j'avais acheté du thé en sachets, du sucre blanc et du lait entier. Je tartine plusieurs crackers de pâte Marmite à l'extrait de levure et de cheddar râpé, je dispose des caprices au chocolat sur une assiette à dessert. Et j'emporte le tout dans la véranda d'un pas mal assuré, sur l'un des plateaux en étain de ma grand-mère. Le moteur de la tondeuse ayant cessé de geindre, je retourne dans la cuisine et mets à chauffer la bouilloire qui siffle.

Lorsque je regagne la véranda, mon père est déjà sur le canapé avec des miettes de crackers éparpillées sur le devant de sa chemise. Il les enlève d'un geste

et commence à se plaindre de la surabondance de massifs chez ma grand-mère.

En servant le thé, je l'interromps. « Tu te souviens de ce cosy ? » Je désigne l'enveloppe tricotée en forme de cottage qui tient la théière au chaud. « Et des caprices au chocolat ? » De petites génoises rondes surmontées de noisettes de crème chocolatée, le tout saupoudré de cacao. Je n'en ai pas mangé depuis des années. Je grignotais d'abord la génoise, je gardais la noisette de crème pour la fin. Toute ma vie, j'ai mangé par ordre de préférence : des assiettes entières un seul aliment à la fois, voire un seul ingrédient à la fois.

Devant l'air perplexe de mon père, je l'aide. « C'est le vieux cosy du dimanche, dis-je, et Grannie achetait toujours des caprices au chocolat, ou parfois ces minigâteaux Battenberg à damier, ou même des viennoiseries. » Papa acquiesce d'un borborygme, referme sa main sale sur une génoise dont il ne fait qu'une bouchée, comme si les caprices au chocolat n'avaient rien d'extraordinaire.

Je devrais savoir que mon père ne prête aucune attention à ce genre de détails ; je devrais le savoir parce que des années durant, ma mère, ma sœur et moi avons joué en cachette à Combien-de-temps-papa-va-mettre-à-remarquer, et jamais il n'a remarqué, pas une seule fois. Ni le piercing dans la langue, ni celui dans le nez, ni celui dans la lèvre.

En l'espace d'une quinzaine de jours chauds et ensoleillés, l'herbe a poussé d'un coup, semée de marguerites. Il y a des marguerites autour des groseilliers, dans le carré de fraisiers, sous la haie où ma mère a

enterré les bibelots. Je n'en ai jamais vu autant depuis la pelouse de la précédente maison où ma grand-mère a vécu, comme si elle les avait apportées avec elle – les semelles de ses chaussures truffées de graines tombant à chaque pas.

Étrange, pour moi, de prendre dans l'après-midi ce thé préparé par mes soins avec mon père pour unique compagnie. D'habitude, c'est ma mère qui empile sur le plateau les dessous de verre, les soucoupes, les sablés, les sandwiches au pain de mie sans croûte débordant de morceaux d'œufs durs, et c'est ma sœur qui donne un tour enjoué à la conversation, le temps qu'on vide deux théières, le thé fort comme il se doit devenant léger comme il se doit. Mais aujourd'hui que nous ne sommes que tous les deux, papa et moi – les rabat-joie de la famille –, nous ne savons pas trop quoi nous dire.

« Alors, lance-t-il. Comment te sens-tu ? Ta mère se ronge sacrément les sangs. »

Il n'a pas vraiment envie de parler de ce que je ressens. Ce serait atroce pour nous deux. Il veut seulement que je lui réponde que je vais bien, afin qu'en retrouvant ma mère il puisse lui assurer qu'elle n'a pas à s'inquiéter.

« Je vais bien, dis-je. Elle n'a pas à s'inquiéter. »

Mes parents ne voulaient pas que je vienne m'installer ici. Comme tout le monde, ils ont peur de l'isolement et se méfient de ceux qui choisissent de vivre seuls. Comme tout le monde, et contrairement à moi, ils ont du mal à croire que cela puisse me guérir. Moi j'y crois : j'ai moins peur de la solitude que d'être incapable de vivre seule.

Mais je ne dis rien de tout cela. Mon père est peu sensible à la philosophie.

À la place, je le questionne sur les marais salants d'Australie.

Parce que, autrefois, il récoltait du sel dans un endroit appelé Dampier. Mais là, dans la véranda, il parle des piles d'une jetée qu'il a construite dans l'océan, pour l'accostage des cargos. Il parle des bases aériennes du Lincolnshire, entre lesquelles il a posé des conduites souterraines pour le ravitaillement des bombardiers Vulcan durant la guerre des Malouines. « Tu es née à cette époque, pendant cette guerre », dit-il. Bien qu'il s'agisse de ma sœur, je ne rectifie pas, et je me demande si tous les pères font cela : nous raconter à nous, leurs enfants, l'histoire de la vie pleine de promesses qu'ils menaient avant que notre venue au monde n'en réduise le champ. Mon père possédait une Land Rover et une caravane. Il allait d'un endroit à l'autre, posant des pipelines au passage, faisant griller du bacon à la chaleur du moteur. Ma mère et ma sœur ont voyagé dans la caravane avec lui jusqu'à ma naissance. Il a alors acheté une maison, trouvé un poste de contremaître dans une gravière. Il s'est enraciné. Des racines tortueuses, implacables, nécessaires.

Et il a donc tous les droits d'être déçu par le gâchis que je fais de ma vie, pour laquelle il a sacrifié la sienne.

Mais bien sûr, nous ne parlons pas de cela non plus.

Maintenant qu'il a vidé sa tasse, le moment est venu de lui poser la question qui me tient à cœur : j'ai toujours rêvé d'avoir un lopin de nature sauvage.



D'herbes folles montant jusqu'à la taille et entrelacées de fleurs des champs parmi lesquelles je pourrais gambader ; au milieu desquelles je pourrais m'allonger et disparaître à la vue. Cette envie date sans doute de la séquence au début de chaque épisode de *La Petite Maison dans la prairie*.

« Pas question, répond mon père, avant même que j'aie fini ma description. Cette foutue maison est en vente, tu sais.

– Enfin, papa ! Il y a au moins cent raisons pour lesquelles elle ne se vendra pas, avant même que l'acheteur potentiel aille dans le jardin. Sérieusement, personne ne se laissera dissuader par la nécessité d'avoir à couper l'herbe. De toute façon, les gens seraient obligés de tondre tôt ou tard... Et puis il y a l'éolienne, et l'odeur de vieux chien...

– C'est vrai que ça pue le vieux chien », concède mon père.

Bingo.

En moins d'une heure il a fini de tondre. Il charge la tondeuse dans la remorque de sa voiture et déambule quelque temps parmi les arbustes, tenant les cisailles de ma grand-mère d'une main, poussant la brouette de l'autre. Finalement, il toque à la vitre de la véranda pour attirer mon attention, me dit un au revoir lapidaire et s'en va.

Je sors fermer la grille. J'entends encore les coups d'accélérateur et les bruits de tôle qui accompagnent son départ.

Je prends conscience que désormais, je me fiche que mon père soit distingué ou pas. Il a davantage

d'exubérance – de grâce dans sa robustesse – que n'importe quel employé de bureau en costume cravate.

Chaque fois que je prends une cuite le soir, je me réveille le matin avec une migraine retentissante et un sentiment de désespoir accru.

Dans mon studio de Dublin, la dernière nuit peu avant l'aube, une fois que tout a été vidé et nettoyé, j'ai ressorti ma vieille cafetière, l'ai emplie d'authentique Espresso Blend italien et mise à chauffer. Je me disais qu'en luttant contre le sommeil, j'évitais de me réveiller en plein désespoir.

Je me suis assise à mon bureau où je n'avais pratiquement rien dessiné depuis des semaines, où mes quelques tentatives n'avaient rien donné. En buvant mon café, j'ai regardé par la fenêtre, jusqu'au toit pentu de la remise avec la machine à laver. Il était jonché de brindilles, et j'ai revu cette cabane dans les arbres qui était en fait une hutte, me demandant d'où venaient ces brindilles, alors qu'il n'y avait même pas d'arbres.

J'ai écouté les chants d'oiseaux, le grondement des trams, le cliquetis de mon compteur électrique. Les piétinements et les bruits sourds des résidents levés de bonne heure. J'ai entendu la jeune femme qui travaillait pour la compagnie Statoil claquer la porte d'entrée, puis le soldat de plomb aller de la moquette au lino, déclencher son grille-pain, s'arrêter jusqu'à ce que le toast remonte avec un chuintement.

J'attendais ma mère, la propriétaire et Ben, mais je n'avais aucune idée de l'ordre dans lequel ils arriveraient. À neuf heures, j'ai quitté ma chaise, puis mon studio, et je suis sortie de l'immeuble. La pelouse

était grillée par le gel, mais sur la partie que le soleil n'atteignait pas encore, la rosée piquait les doigts, et elle étincelait.

Ben est arrivé le premier, alors que je m'étais accroupie pour toucher la gelée blanche étincelante. Je l'ai vu au coin de la rue, le col de son caban relevé et les poings enfoncés dans ses poches. D'où j'étais, je l'ai salué de la main. Je voulais le remercier de m'avoir supportée ces dernières semaines ; je voulais m'excuser de mes contradictions. Mais je me suis contentée de ce petit signe de la main à son approche, et de dire bonjour lorsqu'il a atteint la grille, après quoi on est simplement entrés dans l'immeuble.

Ben a été déçu que j'aie déjà tout déménagé dans l'entrée. Il a désigné d'un geste ample ma nécropole de plastique.

« Tu n'as pas du tout besoin de moi », a-t-il déclaré.

Dans mon studio vide, on s'est juchés côte à côte sur les minuscules tabourets devant le minuscule comptoir. Normalement, je lui proposais un café, mais j'avais déjà emballé la cafetière pour la deuxième fois. Les tasses aussi, et même le support. Alors on est juste restés assis là en essayant de trouver quelque chose à se dire.

« Écoute, hum, je voulais juste te remercier...

– Je n'ai encore rien fait », a-t-il répondu avec un sourire. Mais je faisais allusion à autre chose, et c'était sans doute sa façon à lui d'éluder une conversation potentiellement sérieuse, donc j'ai laissé tomber.

Le compteur électrique cliquetait. Les trams grondaient. Un merle chantait à tue-tête.